

“Raconte-moi une histoire”, ordonne le barbu assis sur le canapé de mon séjour. J’avoue que la situation n’est pas très confortable. En fait je ne raconte pas des histoires, je les écris. Et même ça, je ne le fais pas sur commande. Le dernier à m’avoir demandé de lui raconter une

ETGAR KERET

Au pays des mensonges

nouvelles traduites de l’hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech

histoire est mon fils. C’était il y a un an. Je crois que je lui avais raconté la fée et le campagnol, ou je ne sais plus trop quoi, et au bout de deux minutes il s’était endormi. Mais avec lui, c’était différent. Parce que mon fils n’a pas de barbe.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Raconte-moi une histoire ou je te tue. Raconte-moi une histoire ou je meurs. Ainsi commence le nouveau recueil d'Etgar Keret : sous la menace de notre soif vitale d'histoires pour tenir le coup dans notre drôle de monde, où l'envers et l'endroit se rejoignent sans cesse pour le pire et le meilleur, comme dans un anneau de Möbius. Au fond d'un trou où vivent les personnages de nos mensonges ; dans un quartier de riches où un soleil digital brille toute l'année ; chez Sergueï dont l'ami le plus précieux est un poisson d'or dont il refuse de gaspiller les pouvoirs magiques ; dans un restaurant sur le point de faire faillite où débarque une horde de Russes équipés de leur pique-nique ; chez une jeune femme qui, deux ans après un mariage blanc, doit identifier le cadavre d'un mari qu'elle a à peine connu ; dans une histoire que le lecteur peut poursuivre ou quitter à sa guise en attendant le livre qui pourrait se transformer en "animal à la fourrure agréable au toucher" ; dans une poche de pantalon qui contient tout ce qu'il faut pour ne pas louper le coche en cas de bonheur. Ainsi de suite, pendant trente-neuf nouvelles, comme autant d'exercices salutaires pour apprendre à lire autrement la vie, la solitude, la mort, la violence et le CAC 40.

Etgar Keret a grandi et son art si singulier de la nouvelle aussi. Toujours plus audacieux, mais plus métaphysique encore, plus proche du cœur violent et solitaire de son lecteur, son frère. Impressionnant de maturité.

"LETTRES HÉBRAÏQUES"

série dirigée par Rosie Pinhas-Delpuech

ETGAR KERET

Ecrivain, auteur de bandes dessinées et cinéaste, Etgar Keret est né à Tel-Aviv en 1967. Il est, en Israël, l'un des auteurs les plus populaires de sa génération. Traduite en vingt-neuf langues et dans trente-quatre pays, son oeuvre est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LA JOURNÉE DE LA TERRE, éditions du Masque, 2000.

LA COLO DE KNELLER, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 1074.

CRISE D'ASTHME, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 703.

UN HOMME SANS TÊTE ET AUTRES NOUVELLES, Actes Sud, 2005 ;
Babel n° 958.

LES MÉDUSES, scénario de Shira Geffen, film coréalisé avec Etgar Keret, Caméra d'or au Festival de Cannes, Actes Sud, 2007.

PIZZERIA KAMIKAZE, adaptation en bande dessinée de *La Colo de Kneller*, Actes Sud, 2008.

PIPELINES, Actes Sud, 2008.

Titre original :

Pitom Dfika BaDelet

Editeur original :

Zmora-Bitan, Tel-Aviv

© Etgar Keret, 2010

Publié avec l'accord de

The Institute for the Translation of Hebrew Literature

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00145-2

ETGAR KERET

Au pays
des mensonges

nouvelles traduites de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD

pour Shira

SOUDAIN UN COUP À LA PORTE

“Raconte-moi une histoire”, ordonne le barbu assis sur le canapé de mon séjour. J'avoue que la situation n'est pas très confortable. En fait je ne raconte pas des histoires, je les écris. Et même ça, je ne le fais pas sur commande. Le dernier à m'avoir demandé de lui raconter une histoire est mon fils. C'était il y a un an. Je crois que je lui avais raconté la fée et le campagnol, ou je ne sais plus trop quoi, et au bout de deux minutes il s'était endormi. Mais avec lui, c'était différent. Parce que mon fils n'a pas de barbe. Ni de révolver. Et qu'il a gentiment demandé une histoire, alors que ce type essaie de me l'extorquer.

J'explique au barbu que s'il remettait le révolver dans son étui, ce serait à son avantage. A notre avantage. Difficile d'inventer une histoire quand le canon d'un révolver chargé vise votre tête. Mais le type insiste. Il dit, si tu veux obtenir quelque chose dans ce pays, tu dois l'exiger de force. C'est un nouvel immigré de Suède. En Suède, c'est différent. Là-bas, si on veut quelque chose, on le demande poliment, et en général on l'obtient. Mais dans ce Levant embué et étouffant, ça ne se passe pas comme ça. Il vous suffit d'une semaine pour comprendre comment ça marche. Les Palestiniens ont gentiment demandé un Etat. Ils l'ont eu ? Que dalle. Ils ont fait exploser des enfants dans les autobus, on

a commencé à les écouter. Les colons voulaient qu'on dialogue avec eux. Ils ont eu leur dialogue ? Des clous. Ils ont cogné, versé de l'huile bouillante sur la police des frontières, et voilà qu'on a commencé à les écouter. Qu'il s'agisse de politique, d'économie ou de place de parking, ce pays ne comprend que la force. C'est tout ce que nous comprenons ici, la force.

La Suède d'où le barbu a immigré est un pays en avance dans plusieurs domaines. La Suède, ce n'est pas seulement le groupe Abba, Ikea et le prix Nobel. La Suède, c'est tout un monde et ils ne l'ont obtenu que par la douceur. En Suède, si ce type était allé chez la chanteuse d'Ace of Base, avait frappé à sa porte et demandé qu'elle lui chante une chanson, elle lui aurait préparé une tasse de thé, aurait sorti sa guitare acoustique de sous son lit et aurait joué. Et le tout avec un sourire. Mais ici ? S'il n'avait pas son révolver à la main, je l'enverrais rouler jusqu'en bas de l'escalier.

"Ecoute", je lui dis, histoire de négociateur. "Je veux pas savoir, grogne le barbu et il arme son révolver. Une histoire ou une balle dans la tête." Je comprends que je n'ai pas le choix. Le type est sérieux. Alors je commence : "Deux personnes sont assises dans une pièce, soudain on entend un coup à la porte." Le type se redresse. Pendant une fraction de seconde, je crois qu'il est pris par l'histoire, mais non. Il écoute autre chose. Quelqu'un frappe vraiment à la porte. "Ouvre, me dit-il, et fais pas le malin. Fais-le dégager d'ici au plus vite, sinon ça va mal finir." Le jeune qui est à la porte fait des sondages. Il a quelques questions. Très brèves. Sur la forte humidité ici en été, et ses effets sur mes nerfs. Je lui dis que je ne veux pas répondre à un sondage, mais il se glisse à l'intérieur. "Qui est-ce ?" me demande-t-il en me montrant le barbu. "C'est mon

beau-frère de Suède, je lui dis, inventant un mensonge. Il est venu enterrer son père qui a été tué par une avalanche. Nous sommes en train de lire le testament. Tu veux bien respecter notre intimité et partir ?” “Allez, juste quelques questions, le sondeur me tape sur l'épaule. Allez, mon frère, faut que je gagne ma croûte. Je suis payé par tête de pipe.” Il s'étale sur le canapé avec son classeur. Le Suédois s'assoit à côté de lui. Je reste debout et essaie d'être ferme. “Je te prie de sortir, je lui dis, t'es venu au mauvais moment.” “Mauvais moment, hein ? et le sondeur sort de son classeur un énorme révolver à barillet. Pourquoi mauvais ? Parce que je suis un Marocain ? Pour les Suédois, t'as le temps hein ? Mais le couillon n'a même pas une minute pour son frère marocain libéré de l'armée, qui a laissé un bout de sa rate au Liban.” J'essaie de lui expliquer que ce n'est pas ça. Qu'il m'a surpris à un moment critique avec ce Suédois. Mais le sondeur approche le canon du révolver de ses lèvres et me fait signe de la boucler. “*Yallah*, bouge ton cul et fais pas d'histoires. Pose tes fesses sur le fauteuil et déballe.” “Déballer quoi ?” je lui demande. A vrai dire, je me sens sous pression. Le Suédois aussi a un révolver, ça peut faire monter la tension, Orient Occident, choc de civilisations, différence de mentalités et tout le bastringue. Ou bien, il peut péter un câble parce qu'il veut l'histoire rien que pour lui, en tête à tête. “Commence pas à me chauffer, menace le sondeur, j'ai une mèche très courte. Allez, déballe ton histoire, et grouille-toi.” “Oui”, réplique le Suédois dans une harmonie inattendue et il pointe son arme vers moi. Je toussote et je recommence, “Trois personnes sont assises dans une pièce et...” “pas de «soudain un coup à la porte»”, me met en garde le Suédois. Le sondeur ne comprend pas très bien de quoi il retourne, mais il est

d'accord. "*Walla*, il dit, pas de coup à la porte. Raconte autre chose. Une surprise." Je me tais un instant, j'inspire. Tous les deux me regardent. Comment je fais pour me retrouver toujours dans de telles situations ? Ça n'arriverait jamais à Amos Oz ou à David Grossman. Soudain on entend frapper à la porte. Leur regard concentré devient menaçant. Je hausse les épaules. Ce n'est vraiment pas moi. Mon histoire n'a aucun rapport avec ce coup. "Débarrasse-toi de lui, m'ordonne le sondeur, envoie-le balader." J'entrouvre la porte. C'est le livreur de pizzas. Il me demande, "Tu es Keret ?" Je dis, "Oui, mais je n'ai pas commandé de pizza." "Chez moi, c'est marqué Zamenhof, 14", il agite un bout de papier sous mon nez et se glisse en force à l'intérieur. "C'est peut-être marqué, je lui dis, mais je n'ai pas commandé de pizza." Il insiste, "Familiale, moitié ananas, moitié anchois. Payé par carte bleue. File-moi le pourboire et je dégage." "Toi aussi t'es venu pour l'histoire ?" s'intéresse le Suédois. "Quelle histoire ?" demande le livreur. On voit bien qu'il ment, il ne sait pas y faire. "Vas-y, sors-le, sors le flingue", lui dit le sondeur. "J'ai pas de flingue", dit le livreur en tirant un couteau de boucher caché sous son plateau en carton. "Mais je vais le découper en lamelles comme de la viande fumée, s'il ne me chante pas une aventure."

Les trois s'assoient sur le canapé. Le Suédois à droite, le livreur à côté de lui et le sondeur à gauche. Je leur dis, "Je ne peux pas comme ça. Avec vous trois ici, vos armes et tout le reste, l'histoire ne viendra pas. Partez, faites un petit tour dehors, le temps que vous reveniez j'aurai quelque chose de prêt." "Il va appeler les flics, le merdeux", dit le sondeur au Suédois. "Pour qui il nous prend ? On n'est pas nés de la dernière pluie. Allez, t'en craches une et on se casse, dit le livreur. Une brève. Sois pas radin."

Les temps sont durs. Chômage, attentats, Iran. Les gens ont soif d'autre chose. Qu'est-ce que tu crois ? Qu'est-ce qui a amené jusque chez toi des gens normaux comme nous ? Le désespoir, mec, le désespoir.”

Je hoche la tête et je recommence. “Quatre personnes sont assises dans une pièce. Chaleur. Ennui. Le climatiseur est en panne. L'un d'eux demande une histoire. Le deuxième et le troisième se joignent à lui...” “C'est pas une histoire, s'énerve le sondeur, c'est un compte rendu. Exactement ce qui se passe ici en ce moment. Exactement ce que nous essayons de fuir. Commence pas à nous démonter la réalité comme une voiture à la casse. Fais marcher ton imagination, mon frère, invente, lâche-toi et va aussi loin que tu peux.”

Je recommence. “Un type est assis seul dans une pièce. C'est un solitaire. Un écrivain. Il veut écrire une histoire. La dernière qu'il a écrite remonte à très loin et il en a la nostalgie. Nostalgie de créer une chose qui existe à partir de ce qui existe. Oui, une chose qui existe à partir de ce qui existe. Parce que quand on crée à partir de rien, c'est de l'invention. Ça ne vaut pas le coup et ce n'est vraiment pas malin. Mais créer à partir de ce qui existe, c'est quand tu vois une chose qui était là, en toi, et que tu la découvres à cause d'un événement qui ne s'était jamais produit. Le type décide d'écrire une histoire sur la situation. Pas sur la situation politique, ni sociale. Il décide d'écrire une histoire sur la situation humaine. La situation humaine telle qu'il la vit à cet instant-là. Mais aucune histoire ne se présente. Car la situation humaine telle qu'il la vit à cet instant-là ne vaut apparemment pas une histoire. Il se prépare déjà à y renoncer quand soudain...” “Je t'ai déjà prévenu, m'interrompt le Suédois, pas de coup à la porte.” J'insiste, “Il le faut, sans

coup à la porte il n'y a pas d'histoire." "Lâche-le, dit le livreur gentiment, lâche-lui un peu la bride. Il veut un coup à la porte ? Va pour le coup à la porte. Pourvu qu'il nous donne une histoire."

AU PAYS DES MENSONGES

Son premier mensonge, Roby l'avait inventé à l'âge de sept ans. Sa mère lui avait donné un vieux billet froissé et demandé d'aller lui acheter un paquet de Kent longues. A la place, Roby avait acheté une glace et caché la monnaie sous une grosse pierre blanche, dans l'arrière-cour de leur immeuble. De retour à la maison, quand sa mère lui avait demandé ce qui s'était passé, Roby lui avait dit qu'un gros rouquin avec une dent en moins sur le devant l'avait arrêté dans la rue et giflé avant de lui prendre son billet. Sa mère l'avait cru. A dater de ce jour-là, Roby ne cessa plus de mentir. Quand il était au lycée, il descendit à Eilat, se vautra sur la plage pendant une semaine en faisant gober au conseiller pédagogique une histoire sur le cancer de sa tante de Be'er Sheva. Au service militaire, cette tante imaginaire devint aveugle et épargna à Roby la consigne et la prison pour cause d'absence injustifiée. A son travail, il expliqua un retard de deux heures en inventant un chien de berger écrasé sur le bord de la route, qu'il avait fallu conduire chez le vétérinaire. Dans le mensonge, le chien resta paralysé de deux pattes et l'excuse passa comme une lettre à la poste. Roby inventa beaucoup de mensonges dans sa vie. Des mensonges boiteux et malades, violents et méchants, des mensonges à pied et en voiture, en costard et moustachus. Des

mensonges qu'il inventait sur place, sans se douter qu'un jour il les rencontrerait.

Tout commença par un rêve bref et confus sur sa mère qui était morte. Dans le rêve, ils étaient assis sur une natte, au milieu d'une étendue blanche dénuée de détails, qui semblait n'avoir ni commencement ni fin. A côté d'eux, sur cette étendue blanche et infinie, était posé un distributeur de chewing-gums, avec la partie supérieure transparente, un de ces distributeurs à l'ancienne dans lesquels on glisse une pièce, on tourne la poignée et on reçoit une boule de chewing-gum. Dans le rêve, la mère de Roby lui disait que le monde de l'au-delà commençait à lui taper sur les nerfs, que les gens étaient gentils mais qu'il n'y avait pas de cigarettes. Ni de café. Ni de radio. Rien. "Il faut que tu m'aides, Roby, lui disait-elle, il faut que tu m'achètes des chewing-gums. J'ai fait de toi un fils. Je t'ai tout donné sans rien te demander. Le moment est venu de rendre quelque chose à ta vieille mère. Achète-moi une boule de chewing-gum. Rouge, si possible. Mais s'il en sort une bleue, ce n'est pas grave." Et dans le rêve, Roby fouillait dans ses poches, cherchait une pièce et ne trouvait rien. "Maman, je n'ai rien, disait-il en larmes à sa mère. Je n'ai pas de monnaie, j'ai fouillé dans toutes mes poches." Pour quelqu'un qui ne pleurait jamais, c'était bizarre de pleurer en rêve. "Tu as cherché sous la pierre ? lui disait sa mère en couvrant la main de Roby de la paume de sa main. Elles sont peut-être encore là ?"

Et il se réveilla. C'était un samedi. Cinq heures du matin, il faisait encore nuit. Roby se retrouva dans sa voiture, en train de rouler vers le quartier de son enfance. Samedi matin, pas de circulation, il y arriva en moins de vingt minutes. Au rez-de-chaussée de l'immeuble, là où se trouvait autrefois l'épicerie

de Pliskin, il y avait maintenant un magasin de tout à un dollar, et à côté, à la place du magasin de chaussures, une succursale de téléphonie mobile qui proposait en vitrine des appareils en promotion, à saisir vite, une minute avant la fin du monde. Mais l'immeuble était le même. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis leur départ et on ne l'avait même pas ravalé. Derrière l'immeuble, la cour aussi était intacte, avec quelques fleurs, un robinet, un compteur d'eau rouillé, et beaucoup d'herbe. Et dans un coin, à côté des cordes à linge transformées tous les ans en tonnelle pour la fête des Cabanes, reposait la pierre blanche.

Debout dans l'arrière-cour de l'immeuble de son enfance, vêtu d'une doudoune, armé d'une grosse torche en plastique, Roby se sentait un peu bizarre. Samedi, cinq heures et demie du matin. Et si un voisin le voyait, que dirait-il ? Ma mère morte m'est apparue en rêve et m'a demandé de lui acheter une boule de chewing-gum, alors je suis venu ici chercher de la monnaie ? Ça lui faisait drôle de voir la pierre à sa place après tant d'années. Quoique en y repensant, les pierres ne se déplacent pas toutes seules. Il la souleva, un peu effrayé, comme si un scorpion se cachait dessous. Mais il n'y avait ni scorpion, ni serpent, ni pièces de monnaie, rien qu'un trou circulaire de la taille d'un pomélo, d'où sortait de la lumière. Roby essaya de regarder à l'intérieur, mais la lumière l'éblouit. Il hésita une seconde, puis plongea le bras dans le trou jusqu'à l'épaule. Il s'étala sur le sol et essaya d'atteindre quelque chose. Le fond. Mais c'était un trou sans fond, et la seule chose qu'il parvint à toucher évoquait du métal froid. On eût dit une poignée. La poignée de l'appareil à chewing-gums. Il la tourna de toutes ses forces et sentit le mécanisme lui obéir. C'était le moment où la boule de chewing-gum était censée rouler

dehors ; parcourir tout le chemin le long des entraîlles métalliques de l'appareil jusqu'à la main de l'enfant excité qui l'attendait impatientement. Le moment où tout devait arriver. Mais rien n'arriva. Et à l'instant même où Roby acheva de tourner la poignée de l'appareil, il se retrouva "ici".

"Ici" était ailleurs, mais un ailleurs familier. L'endroit du rêve de sa mère. Blanc, sans murs, sans plancher, sans plafond, sans soleil. Rien que du blanc et le distributeur de chewing-gums. Le distributeur et un vilain petit rouquin qu'au premier coup d'œil Roby n'avait pas aperçu. Il n'eut pas le temps de lui sourire ou de lui dire un mot que le rouquin lui donnait un grand coup de pied dans le mollet qui fit tomber Roby à genoux. Gémissant de douleur et à genoux, il se retrouva à la hauteur du rouquin qui le regarda dans les yeux. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, Roby lui trouva un air de déjà-vu. "Qui es-tu ?" demanda-t-il au rouquin. "Moi ? dit le garçon avec un sourire méchant qui découvrit une dent avant manquante, je suis ton premier mensonge."

Roby essaya de se relever. La jambe qui avait reçu un coup de pied lui faisait un mal de chien. Le rouquin avait déjà pris la fuite. Il examina de près le distributeur de chewing-gums. Parmi les billes de couleur se cachaient aussi des boules en plastique semi-transparentes qui contenaient des surprises. Il fouilla dans ses poches à la recherche d'une pièce de monnaie et se rappela qu'avant de s'enfuir, le garçon avait eu le temps de lui piquer son porte-monnaie. Roby avança en boitant dans une direction indéterminée. Comme l'étendue blanche ne comportait aucun autre point de repère que le distributeur de chewing-gums, la seule chose à faire était d'essayer de s'en éloigner. Tous les quelques pas, il se retournait pour s'assurer que l'appareil

rapetissait. Et une des fois, en se retournant, il aperçut un chien de berger à côté d'un vieillard ratatiné qui avait un œil de verre et deux mains coupées. Il reconnut aussitôt l'animal qui rampait sur ses deux pattes avant en traînant à grand-peine son arrière-train paralysé. C'était le chien écrasé de son mensonge. Essoufflé par l'effort et l'excitation, l'animal était content de le voir. Il lécha la main de Roby et le fixa de ses yeux brillants. Mais Roby avait du mal à se souvenir du vieillard ratatiné. L'homme lui tendit le crochet qui prolongeait son moignon droit pour, en quelque sorte, lui serrer la main. "Roby", dit Roby en hochant la tête. "Igor", dit le vieillard en tapant sur le dos de Roby avec un de ses crochets. "Nous nous connaissons ?" demanda Roby après quelques secondes d'un silence hésitant. "Non, dit Igor en ramassant la laisse du chien à l'aide d'un de ses crochets. Je suis ici à cause de lui. Il t'a reniflé à des kilomètres, et, tout excité, il m'a entraîné jusqu'ici." "Alors, il n'y a aucun rapport entre toi et moi", dit Roby, soulagé. "Entre toi et moi ? Non, vraiment pas, le rassura Igor. Je suis le mensonge de quelqu'un d'autre." Roby eut très envie de lui demander de qui il était le mensonge, mais la question lui sembla mal venue. En fait, il voulait surtout lui demander ce qu'était cet endroit, s'il y avait d'autres gens que lui, d'autres mensonges que lui, enfin ce qu'était tout cela, mais il ne dit rien et, à la place, il caressa le chien infirme d'Igor. C'était un animal expansif, il paraissait très content de retrouver Roby qui eut pitié du chien et se sentit coupable de ne pas avoir inventé un mensonge moins pénible, moins douloureux. "Le distributeur de chewing-gums, demanda-t-il à Igor au bout de quelques minutes, il marche avec quelles pièces ?" "Avec des lires", dit le vieillard. "Il y avait un garçon ici, dit Roby, il m'a pris mon porte-monnaie. Mais même s'il me

l'avait laissé, il n'y avait pas de lires à l'intérieur." "Le garçon avec une dent en moins ? demanda Igor. Il vole tout le monde, ce petit monstre. Il mange même les croquettes du chien. Chez nous en Russie, un garçon comme ça, on le jetterait dans la neige en slip et maillot de corps jusqu'à ce qu'il en devienne bleu et seulement alors on lui ouvrirait la porte." Igor pointa un de ses crochets vers sa poche arrière, "Là-dedans, il y a des lires. Sers-toi, je te les offre." Embarrassé, Roby prit une lire dans la poche d'Igor et, après l'avoir remercié, lui proposa en échange sa montre Swatch, "Merci, dit Igor, je n'ai vraiment pas besoin d'une montre en plastique. D'ailleurs, je ne suis jamais pressé." Et voyant que Roby cherchait autre chose à lui donner, il s'empressa de le rassurer, "C'est moi qui te suis redevable. Sans ton mensonge sur le chien, je serais tout seul ici. Nous sommes quittes maintenant." Roby se précipita en boitant vers le distributeur de chewing-gums. Le coup de pied du rouquin lui faisait encore mal, mais déjà moins. Il glissa la lire dans la fente de l'appareil, inspira profondément, ferma les yeux et tourna vite la poignée.

Il se retrouva étendu par terre, dans la cour du vieil immeuble. Les premières lueurs du jour teintaient le ciel de nuances bleu nuit. Roby retira son poing fermé du trou profond et quand il le desserra, il découvrit à l'intérieur une boule de chewing-gum rouge.

Avant de rentrer, il remit la pierre à sa place. Il ne se demanda pas ce qui s'était vraiment passé dans le trou et, reprenant sa voiture, il fit marche arrière et repartit. Le chewing-gum rouge, il le glissa sous son oreiller, pour sa mère, au cas où elle reviendrait en rêve.

Les premiers jours, il pensa beaucoup à cet endroit, au chien, à Igor, à ses autres mensonges qu'il n'avait heureusement pas rencontrés. Par exemple,

mal à dire “Je suis une girafe” à un enfant ? Ça me met en colère, ça me donne envie de taper. Pas elle, elle, je l’aime, mais de taper quelqu’un. De me défouler sur quelqu’un qui le mérite. Les gens de droite peuvent déverser leur fureur sur les Arabes. Les racistes, sur les Noirs. Mais nous autres, la gauche libérale, nous sommes piégés. Nous nous sommes ligotés, nous n’avons personne sur qui nous défouler. Alors je m’en prends à ma femme, “Ne les appelle pas des prostituées, tu ne sais même pas si elles en sont vraiment, tu n’as jamais vu personne les payer, alors ne les appelle pas comme ça, d’accord ? Quel effet ça te ferait si on t’appelait prostituée ?”

“Super, dit la journaliste allemande, j’aime ça. La ride sur le front. Le rythme des doigts sur le clavier. Il ne reste plus qu’à filmer quelques plans de coupe de vos ouvrages traduits en langue étrangère, pour que les téléspectateurs comprennent que vous avez du succès, et encore un baiser du fils, la première fois il a couru trop vite et Jorg, notre cameraman, n’a pas eu le temps de changer de focale.” Ma femme demande si l’Allemande a besoin qu’elle m’embrasse de nouveau, et je prie pour qu’elle dise oui. J’ai envie que ma femme m’embrasse de nouveau, que ses bras lisses m’enlacent comme si nous étions seuls au monde. “Ce n’est pas la peine, lui dit froidement l’Allemande. Nous l’avons déjà.” “Quel animal tu es ?” lui demande mon fils et je m’empresse de traduire en anglais. “Je ne suis pas un animal, rit-elle en passant dans ses cheveux une main aux ongles longs. Je suis une sorcière venue de l’autre côté de l’océan pour manger les jolis petits garçons comme toi.” Je traduis mine de rien pour mon fils, “Elle dit qu’elle est un oiseau chanteur au plumage rouge, venu jusqu’ici d’un très lointain pays.”

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud